

Petite psychogéographie des bistrots...



Souvent, les études statistiques ne disent pas tout. En cherchant à étudier le juste milieu, beaucoup de détails pragmatiques leur échappent, et c'est bien dommage. Sans pour autant trop vouloir questionner la pertinence de ces études, nous proposons ici un autre regard – plus arbitraire sûrement, mais peut-être révélateur d'une autre vie des jeunes que celle qu'on peut lire dans les chiffres. Il s'agit de regarder et d'observer «la vie des jeunes» et de voir quels liens ils tissent et quelles frontières ils mettent en place dans la jungle urbaine.

Christian Mosar

Comme point de départ, nous avons choisi le lieu du tout arrivant: la gare. Le premier lieu visité a donc été le buffet de ladite gare. A part le fait que dans ce genre d'endroit, il y ait forcément des voyageurs – donc des personnes en transit qui n'ont rien à voir avec l'objet de notre petite étude – chaque gare du monde possède une population qui lui est propre. Cette dernière se compose donc d'habités plus ou moins sobres. Elle disparaît régulièrement dans les flots d'écoliers pour ressurgir entre les heures de départ de deux trains. Ce sont ces jeunes que chaque passant régulier remarque et qui le marquent aussi. Ces jeunes visages, déjà usés par l'alcool et diverses drogues, on préfère généralement les ignorer, par peur d'entrer dans leur monde. Attablés à l'intérieur de la cafétéria ou s'accrochant aux rebords des tables hautes situées à l'entrée du buffet tout en sirotant leur première bière matinale, ils se confondent dans le paysage urbain comme des grains de poussière sur un tapis: discrets, mais difficiles à décoller. Pourtant, une analyse plus poussée de leur comportement peut même avoir des effets revigorants. Comme ce petit groupe, observé par un vendredi matin gris et pluvieux, réfugié à l'entrée du buffet: ils épluchaient le dernier numéro d'un tabloïd qui ne faisait autre chose que de parler d'eux – les enfants de la rue. Alors que normalement les gens qui se retrouvent en première page sont plutôt prompts à sortir leur carnet d'adresses pour y chercher le numéro de téléphone de leur avocat, ils se réjouissaient de leur soudaine popularité. Enfin on les remarquait et on parlait d'eux. Le ton populiste et scandalisant de l'article ne les inquiétait guère. On peut même se demander s'ils ont pensé à le lire, tant ils étaient occupés – avec une certaine tendresse – à essayer de se reconnaître sur les photos mal pixellisées.

La gare:
lieu de passage pour la plupart,
lieu de vie pour d'autres

Changement de scène et de monde. Nous sommes mardi, vers la fin de l'après-midi: dans la rue d'Hollerich, l'odeur de la manufacture de cigarettes se dilue doucement dans la pluie battante. Soudain, une invasion de petites créatures noires accapare les trottoirs. S'éjectant des voitures familiales, écoutant encore d'une oreille les conseils parentaux, des hordes de petits jeunes se ruent vers l'entrée de l'Atelier. A partir de leurs vêtements, noirs de préférence avec des tâches de rouge pour les écritures cryptiques, et leur style – surtout laisser la tête en bas, sinon on pourrait voir les cernes mal-maquillés, on peut émettre des suppositions sur le style du groupe qu'ils vont voir. Certainement un groupe très bruyant chantant des textes apocalyptiques, que seuls les jeunes entre 15 et 21 ans comprennent. Du moins, c'est ce qu'ils croient.

Ce que la majorité d'entre eux ne remarque pas, ce sont les regards attentionnés qui les scrutent de derrière les vitres des autres cafés situés dans la rue. C'est là que s'attourent les *twentysomethings* – donc des jeunes gens en fin d'études ou vivant leur première année de travail rémunéré. Certains d'entre eux connaissent même les jeunes qui passent devant la vitrine. «Celle-là, elle est tellement débile qu'elle a confondu Georg Trakl avec un animal domestique», s'esclaffe l'une d'entre eux. Elle appartient à une bande de chargés de cours et de stagiaires qui se voient régulièrement ici, pour boire leur(s) bière(s) après une journée de travail et se soutenir mutuellement dans leur traversée des affres de la fonction publique. Le reste du café est



plus ou moins du même âge et propose un joyeux mélange entre jeunes fonctionnaires, banquiers et autres professions, le plus souvent luxembourgeois, mais on y trouve aussi des Anglais – au fond plus près de la télé qui montre les matchs de la *Champions League*. Ce n'est que durant les fins de semaines que les quelques bistrot de la rue de Hollerich se transforment en vraie petite jungle des arrière-cours où l'on peut trouver toutes sortes de gens. Mais là aussi la répartition des clients parle d'elle-même: les amateurs de *techno* se ruent vers l'*Elevator* – qui est passé maître dans l'organisation de soirées *drum n' bass* – les rockeurs préféreront le *Bronx* et les bien sapés et bien friqués traversent discrètement la cour en direction du *Marx*, où ils passeront une soirée entre eux, si les videurs le veulent bien...

...et des jeunes à Luxembourg

Les exclus se regroupent comme par eux-mêmes

Derrière cette île urbaine qu'est Hollerich se cache un autre monde. Celui dont les politiciens locaux n'aiment pas trop entendre parler, mais qui remplit malheureusement trop souvent les pages locales des quotidiens nationaux. Dans les cafés de la bien-nommée «*Vullegaass*» et dans ses alentours, l'heure ne semble jamais vraiment à la gaieté. Il y a d'abord deux grandes catégories d'établissements: les bordels – pudiquement appelés cabarets – et les cafés. Tandis qu'on ne va pas trop s'attarder sur ces premiers, les cafés du quartier de la gare méritent un détour. Car dans aucun endroit de la ville on peut relever un aussi large éventail de cafés, donc de clientèle si riche et variée. Ils sont repartis par ethnies – Portugais, Capverdiens, Ex-yougoslaves, Italiens et Luxembourgeois – mais dénotent tous la même et triste ambiance de l'exil amer et des (res)sentiments des laissés-pour-compte. Les jeunes et moins jeunes attablés dans ces mornes endroits, sont généralement beaucoup plus silencieux que ceux de l'île Hollerich. L'ambiance ne monte qu'en fonction des rares animations qui ont lieu dans ces cafés: les matchs de football et la musique. Parfois, une petite chansonnette en provenance de la patrie peut faire monter les larmes aux yeux... Mais en général, l'ambiance reste plutôt virile. L'alcool, voire l'alcoolisme n'est peut-être pas plus présent que dans d'autres quartiers, mais en tout cas plus visible. Les discussions tournent toujours autour des mêmes sujets: le travail, ou l'absence de ce dernier, la famille, les sports et la politique. Le dimanche, on peut voir les mêmes visages derrière les mêmes vitres, tout comme pendant la semaine. A la différence notoire que certains sont accompagnés de leur famille. Remarquons encore une chose: la ville de

Luxembourg n'échappe pas à la règle générale que subissent toutes les «grandes» villes: le rassemblement des mal-vus de tous les bords dans un seul quartier, généralement près du lieu de transit, dans ce cas aux environs de la gare.

Suivons tout droit une des avenues qui mènent vers le centre-ville. N'importe laquelle, car l'avenue de la liberté et celle de la gare ne diffèrent pas beaucoup. Banques, boutiques et bistrot alternent ici avec restaurants et galeries. A noter que la place de Paris semble marquer la limite du secteur que nous sommes en train de quitter. A mi-chemin entre la gare et le centre, elle abrite aussi bien des restos cosy que des institutions de nature plus prolétarienne.

Christian Mosar



Petite psychogéographie des bistrots et des jeunes à Luxembourg

Après avoir traversé un des ponts, avec les yeux grand-ouverts, dirigeons nous vers un autre nœud central de la vie secrète des jeunes à Luxembourg-Ville. L'«*Aldringer*» ou la place Hamilius – pour ceux qui préfèrent un langage plus officiel. Avec ses sous-terrains légendaires, où chaque «*Stater Madame*» tient son porte-monnaie le plus près que possible de son corps et ses deux, trois bistrots, cet endroit est propice à la découverte d'autres correspondances qui échappent à l'œil nu.

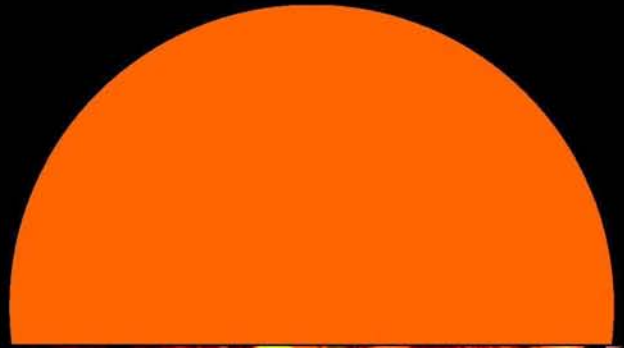
Plus on avance vers le nord, plus le côté cosmopolite semble se dégager

Les jeunes qui squattent les quais de bus n'ont d'essentiel rien à voir avec ceux qui peuplent les cafés. Ils ne font que squatter la place, une réaction typique de l'adolescence qui cumule rébellion et exhibitionnisme. Certains sont tout de même à rapprocher de ceux qui s'adonnent à des petits trafics illégaux qui normalement se déroulent habituellement sur les «*Kinneksweisen*», dans le parc de la ville. Mais nous ne sommes pas intéressés ici par une analyse du monde criminel de la ville, même si cela pourrait être tentant. Les cafés donc. Il y a le café-culte, communément appelé «*Inter*» – ajoutez «*view*» et vous y êtes. Café-culte, parce qu'il en a l'air déjà avec son décor en bois sombre et ses grandes vitrines – c'est d'ailleurs un des seuls cafés de Luxembourg qui mette vraiment en valeur cet atout. Et puis parce qu'à l'intérieur se croisent étudiants, lycéens et toutes sortes de *beautiful people*. Généralement fréquenté vers les fins d'après-midi, on peine souvent à y trouver une place. C'est l'endroit idéal pour voir et se faire voir. Les anciens allaient à la messe, pour entendre à l'église les derniers ragots et les jeunes vont au bistrot pour se mettre en scène. Des couples amoureux s'embrassent langoureusement sur les arrières-bancs, agaçant peut-être le lecteur solitaire qui s'était installé non loin d'eux, afin de fuir enfin les ricanements de la demie classe de lycée qui occupe l'entrée. C'est un endroit fréquenté pour son charme et surtout pendant les longs après-midi d'été, lorsque les jeunes débordent par grappes entières des rebords de fenêtres.

Si on se dirige un peu en direction du centre et de la place d'Armes on peut apercevoir le café légendaire qui fût mentionné dans un classique de la littérature grivoise du début 20^e: «*Jours tranquilles à Clichy*» de Henry Miller.

Malheureusement, l'épisode étant toute autre que glorieux, le café pour touristes ne comporte aucune mention de ce fait littéraire. L'inanité des locaux touristiques se poursuit d'ailleurs, jusqu'à ladite place. Ici on pourrait être n'importe où en Europe, les cafés sont préformatés et multilingues afin d'y accueillir les touristes. Les «vrais Luxembourgeois» ne la peuplent généralement que lors des grandes fêtes.

A présent il est grand temps d'entamer la descente vers la ville basse. Traversons les places touristiques et engouffrons nous dans l'ascenseur qui mène vers le Grund. Une fois les limites de la galerie souterraine laissées derrière nous, une vraie plaine peuplée de cafés se présente à nous. Ce qui saute aux yeux, c'est le grand nombre de cafés anglophones. Pour le jeune luxo moyen, commander sa première pinte dans la langue de Shakespeare peut ressembler à un vrai parcours du combattant. Mais on ne peut pas en vouloir à la communauté anglaise ou américaine d'avoir élu villégiature sur les rives de l'Alzette, tant il fait bon et beau près de l'eau. Remarquez que cette communauté est normalement absente du quartier de la gare. Ces cafés, le *Scotts* ou le *Liquid*, par exemple donnent une touche de cosmopolitisme à notre capitale, qui à bien des égards reste provinciale. Les jeunes Anglais, Américains ou même Australiens s'y mélangent aux jeunes Luxembourgeois et forment une joyeuse mêlée. C'est le lieu typique des fins d'après-midi, avec ou sans musique *live*. Des petites rêveries au bord de l'eau et des grandes beuveries à l'intérieur. A côté des cafés à l'anglaise on y trouve toujours des établissements plus luxembourgeois, tels que le bien connu *Café des*



Artistes. Fréquenté par une clientèle fidèle et assidue, c'est un endroit qui ne développe ses vrais charmes que bien après 23 heures, avec du piano-*live* et des tonnes de gens qui chantent en cœur. Remarquons tout de même que la jeunesse de tous bords semble plutôt abonnée aux premiers endroits décrits. Peut-être parce qu'en entrant dans un univers d'exil reconstitué, ils ont aussi l'impression de voyager? C'est fort possible. Il s'agit d'une sorte de zone franche à l'intérieur de laquelle la gaieté est toujours de mise.

Toutefois, en se postant près de l'entrée du souterrain qui mène vers l'ascenseur, on peut observer une certaine migration de jeunes en début de soirée. En suivant certains d'entre eux, on constate une affluence dans la petite ruelle du St-Esprit. Ils ne sont pourtant nullement à la recherche de ce dernier. Ils sont plutôt dans l'attente d'un bon concert au *d:qliq* (prononcez «*décliq*»). Ce café-concert, qui vient d'ouvrir ses portes il y a à peu près un an, est vite devenu une référence en matière de vie nocturne de la ville de Luxembourg. Il est aussi le centre de gravitation d'une certaine élite culturelle. Le public y varie d'ailleurs moins que les styles – on peut y tomber aussi bien sur des soirées *électro* que sur du rock ou du jazz, avec comme seule constante la qualité. L'âge de la clientèle oscille généralement entre les vingt et trente ans – donc des gens fraîchement diplômés ou exerçant leur premier job, pour la plupart d'entre eux dans des carrières intellectuelles ou carrément artistiques. L'ambiance n'est pas faite pour les claustrophobes et misanthropes de tout genre. Celui qui entre dans le *d:qliq* doit pouvoir vivre avec les pieds des autres sur les siens. Cela peut servir à approcher sa voisine ou son voisin sur la minuscule piste de danse. Et si c'est une bonne nuit – ce qui équivaut à une nuit blanche, une denrée trop rare dans cette ville – on peut continuer à faire la fête jusqu'à trois heures du matin et au delà. Mais au sujet de l'au delà nous resterons discrets, ces adresses trop rares qui ne ferment leurs portes qu'au petit matin, ne sont pas bonnes à être divulguées dans un magazine qui, après tout, appartient à la ville de Luxembourg.

